

## Un manuscrit chrétien en dialecte turc : le « Codex cumanicus »

In: Échos d'Orient, tome 14, N°90, 1911. pp. 278-286.

---

Citer ce document / Cite this document :

Salaville Sévérien. Un manuscrit chrétien en dialecte turc : le « Codex cumanicus ». In: Échos d'Orient, tome 14, N°90, 1911. pp. 278-286.

doi : 10.3406/rebyz.1911.3932

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz\\_1146-9447\\_1911\\_num\\_14\\_90\\_3932](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1911_num_14_90_3932)

---

*crainte de Dioclétien et de sa persécution* qui est encore dirigée contre nous, j'allai dans le sud de l'Égypte jusqu'à ce que j'arrivasse à Oxyrhynque. Là, je fus reçu avec joie et avec une grande jubilation par les clercs, par les *philopones* et par le peuple croyant (1).

L'énumération est claire, les *philopones* occupent une place intermédiaire entre le clergé d'une part, et les simples chrétiens d'autre part. Ce ne sont pas des moines, comme le laisse entendre l'éditeur de notre document (2); le P. Pétridès a réuni trop de témoignages précisant la signification de ce mot, pour que nous

hésitions encore. A Oxyrhynque comme ailleurs, nous sommes en présence d'une pieuse confrérie de laïques zélés pour la religion et en particulier pour l'exercice du culte. La lettre du patriarche Pierre atteste que l'institution est beaucoup plus ancienne qu'on ne pouvait se l'imaginer, puisqu'elle en constate l'état florissant dans une ville d'Égypte dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, entre les années 303 et 305 selon toute vraisemblance. A quand remonte cette sorte de confrérie et qui l'a établie le premier, c'est ce que nous ignorons encore (1).

SIMÉON VAILHÉ.

Constantinople.

## UN MANUSCRIT CHRÉTIEN EN DIALECTE TURC LE « CODEX CUMANICUS »

La bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, possède un manuscrit connu sous le nom de *Codex Cumanicus*. Daté de l'an 1303, il est écrit dans le dialecte parlé alors par un peuple de race turque établi en Hongrie et en Russie méridionale, les Comans. On l'appelle aussi quelquefois *Codex de Pétrarque*, du nom du célèbre poète italien qui en fit l'acquisition peu d'années après sa rédaction. On sait que Pétrarque, né en 1304, est mort en 1374. Le *Codex Cumanicus* était compris dans la série d'ouvrages que l'illustre écrivain légua à la République de Venise (4). Avant de tomber entre les mains de Pétrarque, le manuscrit avait d'abord appartenu à un certain Antoine de Finale (5), qui, s'il ne

l'avait pas apporté lui-même du pays des Comans, devait le tenir soit de missionnaires, soit de marchands vénitiens ou génois.

C'est un in-4<sup>o</sup> de 164 pages. Il est divisé en deux parties: l'une a dû être écrite par des Italiens, à en juger par la transcription et le contenu; l'autre par des Allemands, toutes deux probablement par des missionnaires franciscains qui évangélisaient, au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles, les diverses tribus établies sur les bords de la mer Caspienne et de la mer Noire, ainsi que dans certains districts de Hongrie.

L'ouvrage débute par la date où il fut rédigé: *MCCCIII, die XI Julii*; puis par une invocation du Christ, de la Vierge et de tous les saints: *In nomine Domini Nostrî Jesu Christi et Beatæ Virginis Mariæ Matris ejus et omnium sanctorum et sanctorum Dei. Amen*. Cette première formule

(1) SCHMIDT, *op. cit.*, p. 7 sq., col. 1.

(2) SCHMIDT, *op. cit.*, p. 35, n. 3.

(3) Je tiens à prévenir le lecteur que ces pages ne veulent être qu'une courte introduction à une monographie historique du peuple turc connu au moyen âge sous le nom de Comans.

(4) TOMASINI, *Petrarcha redivivus*. Padoue, 1650, p. 71-73.

(5) Cette indication est fournie à la page 156 du *Codex: Iste liber est di Ant. de Finale....*

(1) La *Revue des Etudes grecques* (1906), t. XIX, p. 297, n° 217, a publié également l'épithaphe de Luc, Philopone d'Aphrodisias-Stauropolis, aujourd'hui Ghéré, ancienne métropole religieuse de la Carie; par malheur, elle n'est pas datée.

est suivie de cette autre : *Ad honorem Dei et beati Johannis Evangelistae.*

La première partie est un vocabulaire latin-persan-coman. On y voit d'abord un lexique alphabétique, avec cette suscription : *In hoc libro continentur persicum et comanicum per alphabetum.* L'ordre alphabétique est celui des mots latins, dont l'équivalent persan et coman est donné sur deux colonnes parallèles. Chaque lettre est annoncée par la formule : *Hæc sunt verba de littera A, B, etc.* Mais l'ordre alphabétique est bien loin d'être rigoureux et complet. La lettre A commence par le verbe *audio*, conjugué aux divers modes, temps et personnes ; vient ensuite le verbe *amo*, dont on nous donne seulement deux temps de l'indicatif et un de l'impératif ; suivent les mots : *amicus, amor, accipio, etc.*, sans que la succession des lettres de l'alphabet soit autrement respectée. Après ce dictionnaire alphabétique incomplet, le *Codex* fournit une liste d'adverbes, prépositions et conjonctions ; puis des noms et pronoms, avec leurs déclinaisons ; enfin, quarante listes de mots groupés par séries sous des titres généraux dont voici quelques exemples : *Nomina rerum quæ pertinent Deo et ad serviendum ei, .....Qualitates temporum, .....Qualitates rerum, .....Nomina herbarum, .....bestiarum, etc.*

On a cru longtemps que ces divers lexiques avaient pour auteurs des marchands italiens, qui les auraient compilés dans un but pratique et commercial. Un savant professeur de l'Université de Louvain, M. W. Bang, vient de s'inscrire en faux contre cette opinion. Pourquoi, dit-il en substance, Gènois ou Vénitiens auraient-ils pris la peine de recueillir dans une catégorie distincte les termes relatifs au culte divin, *nomina rerum quæ pertinent Deo et ad serviendum ei*, par exemple, des mots tels que *pœnitentia, confessio, sanctificatio*, ou encore des listes intitulées : *Complementa hominum, Defecta hominum*, et comportant des concepts purement abstraits, sans aucun rapport avec les opérations commerciales ? Rien ne dénote, d'ailleurs, dans le lexique, les spécialités de denrées com-

merciales propres aux pays des Comans, et que des marchands n'auraient certainement pas omises. C'est ainsi que, dans ces listes de mots, on ne rencontre pas de paragraphe spécial sur l'exportation de la soie ou des fourrures, sur le commerce des poissons secs, des esturgeons, du caviar et de la colle de poisson qui avait, paraît-il, une assez grande importance dans la Comanie méotique, c'est-à-dire sur les bords de la mer d'Azov, appelée autrefois Palus Méotis. La variété du contenu convient bien plutôt à un missionnaire qu'à un marchand. (1) Aussi bien, cette partie du *Codex* est-elle entreprise *ad honorem Dei et beati Johannis Evangelistae* ; ce qui suppose, semble-t-il, un Ordre ou une confrérie religieuse vénérant l'apôtre saint Jean comme un de ses patrons (2).

La seconde partie du manuscrit, à partir de la page 111, contient aussi des indications lexicales : locutions comanes avec traduction allemande, série de cinquante énigmes comanes, etc., mais surtout des textes religieux, dont quelques-uns assez étendus ; des hymnes et des prières chrétiennes dont nous aurons à faire le détail un peu plus bas, des sermons ou fragments d'instructions sur certaines fêtes liturgiques et sur d'autres sujets.

Au total, on a calculé que le lexique du *Codex Cumanicus* comprenait 2 500 mots. Il n'est pas jusqu'aux formes latines qu'il présente qui ne puissent avoir leur intérêt pour la science philologique. C'était, dès 1828, l'avis d'un excellent orientaliste, Klapproth, qui fut, nous allons le voir, le premier éditeur du manuscrit vénitien, et qui écrivait :

Le latin même de cet ouvrage est curieux, et on y trouve plusieurs mots peu connus.

(1) W. BANG, *Beitrag zur Kritik des Codex Cumanicus* (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, classe des lettres, etc., janvier 1911), p. 34-35. Cependant un paragraphe spécial est réservé à la catégorie des noms désignant les épices et aux termes se rapportant au commerce en général : *Hæc continent de spetiario et spetiaria, ...Mercimonia quæ pertinent ad mercatorem.*

(2) *Ibid.*

qui pourraient former un petit supplément à Du Cange, et qu'on parvient à expliquer à l'aide du persan et du coman qui se trouvent à côté (1).

L'existence du précieux *Codex* de Venise n'a pas entièrement échappé aux savants du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle. Leibnitz (1646-1716) connaissait le catalogue des livres légués par Pétrarque à la bibliothèque de Saint-Marc, mais ses efforts pour découvrir le manuscrit coman qui y était signalé demeurèrent sans résultat :

*Vidi catalogum librorum Petrarchæ, ubi inter alios libros conspiciebatur Dictionarium linguæ Cumanæ: sed in hoc indagando frustra laboravi* (2).

Il faut croire que des raisons spéciales avaient amené ce grand esprit à rechercher les traces de la langue comane, car cette pensée le préoccupait, comme en témoigne encore cet autre passage de ses écrits :

Semper mihi suspicio fuit, posse in aliquibus Daciæ angulis aliquas superesse reliquias linguæ Cumanæ (3).

Après Leibnitz, le Hongrois Cornides rappela aussi aux savants l'existence du *Codex Cumanicus*. Plus heureux que le philosophe allemand, il put voir de ses yeux et feuilleter de ses mains le précieux manuscrit, en 1770. Il prit copie d'une partie du vocabulaire coman, ainsi que de quelques paradigmes des déclinaisons et des conjugaisons, et n'eut pas de peine à se rendre compte que la langue du *Codex* était un dialecte turc complètement différent du hongrois. Il faut regretter que la dissertation de cet érudit sur les Comans, *Commentatiuncula historico-critica de Cumanis*, soit demeurée inédite. Voici du moins ce qu'il écrivait de Vienne, le 14 février 1773, à Georges de Pray :

Quæ de lingua Cumanorum hungarica disputas, elegantia sunt, miroque excogi-

tata ingenio; mihi tamen non satisfaciunt. Diversum enim Cumanorum fuisse sermonem a hungarico, præter Rogerium, alia quoque ejus ætatis monumenta loquuntur. Possem omnino nubem testium proferre, qui uno ore Cumanos perhibent Tartaros Kipzacos fuisse, linguamque cumanicam tartaricæ dialectum; certiori tamen utar argumento, planeque tali quod vim afferat. Triennio abhinc incidi Venetiis in bibliotheca S. Marci in Codicem Ms. in-4<sup>o</sup>, anno 1301, si bene memini (1), exaratum, atque linguæ cumanicæ vocabularium vocumque cumanicarum declinationes conjugationesque tradentem. Ex indultu Cl. Antonii Zanetti, bibliothecæ præfecti, exscripsi ex eo codice vocabula bene multa, et aliqua declinationum conjugationumque paradigmata, comperique linguam cumanicam a hungarica, slavonica, germanica cæterisque linguis europæis toto cœlo differre (2).

Édité une première fois, en 1828, à Paris, par Klaproth, mais seulement d'après une copie incomplète et fautive ne contenant que la première partie de tout le manuscrit (3), le *Codex Cumanicus* a été publié de nouveau, et intégralement, à Budapest, en 1880, par le comte Géza Kuun (4). Avant ces publications, quelques auteurs comme Pray, Ottrokocsi, Horvath, Fejér, avaient pu supposer une certaine parenté entre la langue comane et le magyar ou hongrois (5). Depuis, le texte du *Codex*, désormais bien connu, a mis tout à fait hors de doute le caractère turc

(1) Légère erreur : la date est 1303.

(2) CORNIDES, Lettre inédite à Georges de Pray, citée par KUUN, *Codex Cumanicus*. Budapest, 1880, p. xii.

(3) H. J. VON KLAPROTH, *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques et philologiques sur les peuples de l'Orient*. Paris, 1824-1828, t. III, p. 111-256.

(4) GEZA KUUN, *Codex Cumanicus bibliothecæ ad templum divi Marci Venetiarum, primum ex integro edidit, prolegomenis notis et compluribus glossariis instruxit comes Geza Kuun*. Budapest, 1880.

(5) Voir HORVATH, *Commentatio de initiis ac majoribus Jazygum et Cumanorum eorumque constitutionibus*. Pest. 1801, c. vi : *Lingua Cumanorum ac Jazygonum ab origine hungarica fuisse declaratur*, p. 105-119. Cf. KUUN, *op. cit.*, p. xxv.

(1) KLAPROTH, *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. III. Paris, 1828, p. 121.

(2) LEIBNITZ, *Opera omnia*, Genève, 1768, t. VI, p. II, p. 188.

(3) *Ibid.*, t. V, p. 224.

de cette langue (1). Il est établi maintenant que les Comans doivent être rangés à côté des Petchénègues et des anciens Bulgares, parmi les peuples de race turque venus dans l'Europe orientale au moyen âge et qui ont été plus tard inexactement confondus avec les Tartares.

N'était-ce pas, d'ailleurs, ce qu'affirmait déjà Anne Comnène en signalant les Comans comme frères de langue des Petchénègues? Un des chefs de ces derniers, raconte-t-elle dans un épisode de son *Alexiade*, s'avance vers les Comans comme vers des frères de langue, pour parler avec eux : *πρόσεισι τοῖς Κομάνοις ὡς ὁμογλώπτοις* (2). D'autre part, le géographe arabe Edrisi atteste, au XII<sup>e</sup> siècle, la différence absolue qui existe entre le parler des Petchénègues et celui des Hongrois (3). Ce témoignage vaut aussi pour le coman, puisque la langue des Petchénègues et celle des Comans sont identiques.

Aussi bien, la part une fois faite aux éléments étrangers, slaves, magyars, allemands, arabes et persans introduits par le contact des populations voisines et par les invasions, le vocabulaire coman du Codex vénitien présente, sur un total de 2 500, plus de 2 000 mots d'aspect très nettement turc, tant au point de vue du lexique qu'au point de vue de la grammaire. S'il faut en croire Blau, un des orientalistes qui ont le plus étudié cette langue, le coman se rapproche beaucoup du turc bosniaque, et surtout du dialecte principal des kanats, qui s'est développé principalement dans le Khiva, région du Turkestan

occidental aujourd'hui soumise à l'empire russe. La parenté est même telle, au dire de ce savant, qu'avec le lexique du manuscrit de Pétrarque on pourrait se faire comprendre dans le Khiva sans avoir aucunement l'air d'être un revenant du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle (1).

C'est, en effet, du Turkestan que les Comans sont originaires. Ils peuvent se glorifier, comme peuple, d'une belle antiquité, si ce sont eux, comme il semble bien, qui sont désignés sous le nom de *Koumani* par une inscription assyrienne de Téglatphalasar I<sup>er</sup> (1118-1093 environ avant J.-C.), à laquelle nous consacrerons un prochain article (2).

Ce premier document, d'une importance exceptionnelle, et d'ailleurs connu depuis peu, demeure longtemps isolé dans l'histoire des Comans. A part leur mention rapide dans les listes des grands géographes anciens, on les perd de vue jusque vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle de notre ère. A partir de cette époque, et surtout depuis le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, on les voit s'avancer peu à peu vers l'Occident, sur les frontières de l'Europe, à la suite de leurs frères de race et de langue, les Petchénègues, et se répandre entre le Don et le Danube. Un bon nombre d'entre eux étaient déjà établis dans la Hongrie, la Moldavie et la Valachie au moment de l'invasion mongole. Celle-ci en amena un flot nouveau dans ces pays et dans les pays voisins. Il serait intéressant de suivre à travers l'histoire ce peuple migrateur et aventurier. Ce sera la tâche d'une série d'articles ultérieurs.

Le récit des faits et gestes des Comans se mêle intimement aux annales des Hongrois et des Russes durant le moyen âge. Ces derniers les appelaient Polovtses, nom qui signifie probablement habitants de la plaine ou du steppe, c'est-à-dire du

(1) Voir, par exemple, MAX MUELLER, *The Languages in the seat of war*, 1855, p. 96; R. ROESLER, *Romanische Studien*, Leipzig, 1871, p. 338 et suiv.; BLAU, *Ueber Volksthum und Sprache der Kumänen*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXIX, 1875, p. 556-587; W. RADLOFF, *Das türkische Sprachmaterial des Codex Cumanicus*, dans *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, t. XXXV, n° 6, Saint-Petersbourg, 1887; et d'autres auteurs mentionnés par KUHN, *op. cit.*, p. xxiv-xxv.

(2) ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, l. VIII, P. G., t. CXXXI, col. 625 C.

(3) KUHN, *op. cit.*, p. XLII.

(1) BLAU, *op. cit.*, p. 575.

(2) Qu'il me suffise aujourd'hui de renvoyer le lecteur à MASPÉRO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. II, p. 655-656.

littoral de la mer Noire et de la mer Caspienne, qui fut longtemps leur principal séjour. La dénomination de Grande et Petite Comanie est restée attachée à deux districts de Hongrie, l'un en deçà de la Theiss, l'autre en deçà du Danube.

Les Comans ont aussi une large part dans l'histoire des origines de la Roumanie et de la Bulgarie. Ils y ont jadis exercé leur puissance; il y a eu des voïvodes comans de Moldavie et Valachie; et pendant trois siècles, la dynastie comane des Tertérides a occupé le trône de Tirnovo. Aujourd'hui encore, dans ces divers pays, maintes désignations de familles, d'hommes ou de lieu rappellent toujours leur souvenir. Koman, Komanest, Komanovo, Cumanii, Comarna, Comarnicul, etc., sont des noms assez fréquents sur les cartes détaillées de Transylvanie, de Roumanie et de Bulgarie (1). Dans cette dernière contrée, un savant ethnographe, M. Jirecek, croit avoir reconnu, dans les tribus des Gagaouzes et des Sourgouches, la survivance des anciens Comans (2).

Pour compléter le sommaire des chapitres qui doivent entrer dans une monographie des Comans, mentionnons au moins leurs incursions assez fréquentes en territoire byzantin, d'un côté, et de l'autre jusqu'en Pologne et en Moravie. Enfin, n'oublions pas de signaler leurs rapports commerciaux avec les marchands génois ou vénitiens, ainsi que leurs relations, pas toujours amicales, avec les Francs des Croisades (3).

(1) KAUN, *op. cit.*, p. LXXXIII; ROESLER, *op. cit.*, p. 334; NÉSOPOUL, *Histoire des Roumains de la Dacie trajane depuis les origines jusqu'à l'union des principautés en 1859*, t. I<sup>er</sup>, Paris, 1863, p. 162; JIRECEK, *Das Fürstenthum Bulgarien*, Prague, 1891, p. 64, 144 et suiv.

(2) JIRECEK, *op. et loc. cit.* Voir aussi un autre ouvrage du même auteur: *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, p. 575; et surtout sa dissertation spéciale: *Einige Bemerkungen über die Ueberreste der Petschenegen und Kumanen, sowie über die Völkerschaften der sogenannten Gagauzi und Surguci im heutigen Bulgarien*, dans *Sitzungsber. der kgl. böhm. Gesellschaft der Wiss.*, 1889.

(3) Le lecteur voudra bien me faire provisoirement crédit des références documentaires suppo-

Au surplus, outre l'histoire ethnographique et politique des Comans, il y a l'histoire de leur évangelisation et des progrès du christianisme parmi eux. Si le *Codex* de Venise témoigne avec certitude qu'ils sont de langue turque, il témoigne également qu'au début du xiv<sup>e</sup> siècle une chrétienté comane existait, assez nombreuse, assez ferme, assez établie pour avoir, en son idiome propre, des prières, des hymnes, des sermons ou instructions catéchistiques. On y trouve, par exemple, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole, le *Confiteor*; des instructions sur les fêtes de Noël, de saint Etienne, de l'Épiphanie, sur la Passion de Jésus-Christ, sur le péché, sur la pénitence, etc.: des traductions d'hymnes comme le *Vexilla Regis* en l'honneur de la croix, les strophes de Prudence: *A solis ortus cardine*, etc., insérées par l'Église dans l'office de Noël: un poème assez long à la Sainte Vierge, le *Psalterium Mariae*: l'hymne *Reminiscens beati sanguinis* au Saint Sacrement, etc. Pour cette dernière, M. W. Bang a publié récemment une courte notice critique, accompagnée d'une photographie de la page du manuscrit renfermant cette pièce. On y voit le texte coman, écrit en caractères latins, avec la notation en plainchant très clairement marquée (1).

Le contenu religieux du *Codex Cumanicus* suppose donc une chrétienté de rite latin organisée, ayant ses offices, ses réunions, ses fêtes, ses missionnaires. La mention de saint François dans la formule du *Confiteor* permet de croire que ces

sées par l'énoncé que je viens de faire des différents peuples avec lesquels les Comans ont été en rapport. Au cours de mes recherches, les documents se sont offerts à moi en telle abondance, que leur mise en valeur a tout naturellement donné les proportions d'un travail assez étendu à ce que je croyais d'abord ne devoir être qu'une simple note occasionnelle. Les chapitres successifs, dont les titres sont donnés, en somme, par l'énumération ci-dessus, fourniront au fur et à mesure toutes les références utiles.

(1) W. BANG, *Ueber einen komanischen Kommunionhymnus* (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, classe des lettres, etc., n 5, mai 1910). Bruxelles, Hayez, 1910, 11 pages et 2 phototypies.

missionnaires étaient des religieux Franciscains. Ce détail porte à penser que la mission d'où est venu ce recueil se trouvait aux bords de la mer Noire, et non point en Hongrie. Nous savons en effet, par ailleurs, que l'évangélisation des Comans de Hongrie avait été, en 1227, confiée aux Dominicains par Robert, archevêque de Gran, et par le pape Grégoire IX, au moment où 15 000 de ces barbares s'étaient fait baptiser avec leur chef; un moine de cet Ordre, Théodoric, avait été alors créé évêque des Comans (1).

Il devait y avoir eu des conversions dès avant cette date, puisque, en 1217 et 1218, plusieurs lettres du pape Honorius III signalent l'existence d'un évêque des Comans, voire même d'un Chapitre de chanoines (2).

Sans doute, quelques Frères Mineurs pouvaient travailler à côté des Frères Prêcheurs dans la Comanie hongroise, et les recueils de lois ecclésiastiques du royaume de Hongrie enjoignaient aux moines de ces deux Ordres d'apprendre la langue des Comans pour les convertir au christianisme (3). Mais les Franciscains qui ont écrit le *Codex Cumanicus* doivent plutôt, croyons-nous, avoir été les successeurs de ceux qui, en 1245, étaient allés évangéliser, entre autres pays, la Russie et la Tartarie. L'existence de nombreux comptoirs génois ou vénitiens sur les côtes de la mer Noire expliquerait d'ailleurs assez facilement comment le recueil put être apporté de ces régions jusqu'à Venise (4).

Aussi bien, la langue comane était alors parlée dans toute l'Asie centrale. Tout le pays qui s'étend au nord et au nord-est de la mer Noire, jusqu'au Kharizm, parle coman; c'est ce que nous apprend, en 1338, trente ans après la rédaction de notre *Codex*, le Franciscain espagnol Pascal de Victoria :

(1) A. POTTHAST, *Regesta Pontificum Romanorum*. Berlin, 1874, t. I, n° 7984, 8154, 8155.

(2) POTTHAST, *op. cit.*, n° 5598, 5863, 5864.

(3) KUN, *op. cit.*, p. XLII.

(4) Cf. BANG, *Beitrag zur Kritik des Codex Cumanicus*, p. 36-38.

.... Prius volui linguam terrae illius addiscere, et per Dei gratiam addidici linguam Chamanicam et litteram Uiguricam, qua quidem lingua et littera utuntur communiter, per omnia ista regna seu imperia Tartarorum, Persarum, Chaldaeorum, Medorum et Cathay (1).

Au témoignage du Frère Pascal de Victoria, le coman était donc la langue commune à toutes ces vastes contrées. Quant à ce que le missionnaire appelle *littera Uigurica*, il faut entendre par là l'alphabet oïgour, c'est-à-dire l'alphabet syriaque apporté, dès le ve siècle, aux Turcs orientaux par les missionnaires nestoriens et transformé par la puissante tribu des Oïgours.

En moins de trois siècles, il a remplacé la vieille écriture scythique, et les Turcs christianisés l'ont assez répandu parmi leurs compatriotes pour que les musulmans eux-mêmes l'aient adopté plutôt que l'alphabet arabe que leur apportaient les apôtres de l'Islam.... Il fallut quatre siècles de propagande pour détruire parmi les musulmans turcs orientaux l'alphabet chrétien, et le remplacer par l'arabe; mais les Mongols bouddhistes, qui l'ont reçu des Oïgours et transmis aux Mandchous, l'ont fidèlement conservé (2).

Près d'un siècle avant Pascal de Victoria, en 1246, un autre Franciscain, Jean de Pian Carpino, envoyé comme légat aux Tartares par le pape Innocent IV, pénétrait dans le Turkestan et constatait que les habitants y parlaient la langue comane.

De terra Cangitarum intravimus terram Biserminorum. Isti homines linguam comanicam loquebantur et adhuc loquuntur, sed legem Sarracenorum tenent.... (3)

(1) WADDING, *Annales Minorum*, 2<sup>e</sup> édition, Rome, 1733, t. VII, p. 256. *Cathay* désigne la Chine.

(2) L. CAHUS, *Introduction à l'histoire de l'Asie, Turcs et Mongols, des origines à 1405*. Paris, 1896, p. 184-185. Cf. E. DROUIN, *Mémoire sur les Huns Ephthalites dans leurs rapports avec les rois perses sassanides*, dans le *Muséon*. Louvain, t. XIV (1865), p. 160.

(3) *Johannis de Plano Carpini, Antipariensis episcopi, Historia Mongalorum quos nos Tartaros appellamus*, cap. ult. § 1, n° 16, édition

Le domaine de ce dialecte turc débordait donc, d'une manière fort considérable, le territoire des Comans proprement dits. Celui-ci, au dire du voyageur Franciscain que nous venons de citer, comprenait seulement, à cette époque, le bassin inférieur des quatre grands fleuves de la Russie méridionale : le Dniéper, le Don, le Volga et le Jaik ou l'Oural (1).

\*  
\*\*

Les lecteurs nous sauront gré de donner ici, d'après le *Codex* de Venise, quelques spécimens de cette langue comane. Les turcisants n'auront point de peine à reconnaître, sous la légère déformation de la transcription en caractères latins, un dialecte essentiellement turc, bien qu'assez notablement différent du turc osmanli parlé aujourd'hui dans l'empire ottoman (2).

Voici d'abord le *Pater* en coman, tel que le fournit notre *Codex*.

*Atamis kim kœkté sén. Algiꝛle bulsun sening hanlechin. Bulsun sening tilémégin nezikkim kœkté alley ierda. Kundégi œtmackimisni bisga bougun bergil. Dage iaꝛuclarmisme bisgæ boꝛꝛatkil. Netsik bis boꝛꝛatirbis bisgæ iaman etchenlergæ. Dage iéknik sinamakina bisni kuurmagil, bassa bartse iamandan bisni kuthargil. Amen* (3).

Outre ce texte du *Pater* coman, contenu dans le *Codex* de la Marcienne, il en existe un autre assez différent. La manière dont ce second texte a été connu mérite d'être signalée. C'était en 1744. Les Comans de Hongrie se trouvaient depuis longtemps fondus dans l'ensemble de la population magyare, et, dans cette fusion, avaient perdu leur parler turc. Une délégation de leurs représentants vint de la Petite Comanie à Vienne auprès de l'impératrice Marie-Thérèse, pour obtenir cer-

tains privilèges. L'un des délégués, Etienne Varro, sur l'invitation du savant orientaliste Adam Kollar, récita l'Oraison dominicale en coman, pour donner un spécimen de leur ancienne langue. Cette prière, avec quelques autres, et un certain nombre de courtes formules, étaient alors les uniques vestiges de l'idiome disparu, et encore ne servaient-elles qu'à exercer, dans les écoles, la mémoire des élèves comans. Le texte de cette leçon d'écolier, transmis par tradition et dont on possède en Hongrie quelques copies, a été publié par Vambéry (1). Bornons-nous ici, pour le distinguer du précédent, à en indiquer le début :

*Biꝛim atamiꝛ kim sen kœkte sentléssen adin.....* (2)

Pour donner maintenant une idée du rythme des hymnes traduites en coman, transcrivons la strophe la plus connue du *Vexilla Regis*, celle qui commence par ce vers : *O crux ave, spes unica*.

*E khats éinek oumountsimis  
Téisin sana iuguntsimis  
Bou koutlou kin tsaklarinde  
Boschov téiisn iagli kœꝛghé* (3).

Le manuscrit porte en surcharge, au-dessus du premier vers, les mots *sola spes nostra* : au-dessus du dernier mot du troisième vers, *in temporibus*. Ces indications, et d'autres analogues qui se présentent assez fréquemment dans le *Codex*, ont leur utilité pour révéler le vrai caractère de ce manuscrit. On y devine la main d'un missionnaire notant la traduction exacte et littérale du texte coman qu'il a sous les yeux, aux endroits où elle ne correspond pas parfaitement au latin authentique de l'hymne.

Aussi bien, le *Codex Cumanicus* ne pourrait-il pas avoir été une sorte de manuel pratique du missionnaire, spécia-

d'Avezac, dans *Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de Géographie*, t. IV, Paris, 1839, p. 749.

(1) *Ibid.*, p. 742-743.

(2) Pour la transcription, je suis en général la graphie du *Codex* telle qu'elle est notée dans les travaux de Klapproth, Kuun, Radloff, Bang.

(3) *Codex*, p. 126; KUN, *op. cit.*, p. 171; RADLOFF, *op. cit.*, p. 91.

(1) VAMBÉRY, *Nyelstudományi Kézlemlények*, t. IX, fasc. III, p. 215-219.

(2) Voir KUN, *op. cit.*, p. XLV.

(3) *Codex*, p. 147; KUN, *op. cit.*, p. 209-210; RADLOFF, *op. cit.*, p. 107-108; BANG, *Zur Kritik des Codex Cumanicus*, Louvain, 1910, p. 11.



lement adapté aux besoins de son ministère en pays coman, et une sorte de « méthode » pour se familiariser peu à peu avec la langue des populations à évangéliser?

\*  
\*\*

Les traces de l'existence de l'islamisme chez les Comans, que trahit en quelques rares endroits le *Codex*, ne sont pas une objection à l'hypothèse que nous venons d'énoncer. Ces traces se réduisent, d'ailleurs, à un certain nombre de termes désignant surtout les jours de la semaine, les mois et les saisons de l'année, et qui ont pu fort bien subsister après la pénétration et la diffusion du christianisme. On sait que, depuis le x<sup>e</sup> siècle, l'islam avait fait sur le sol touranien des progrès conquérants. De même que les Bulgares, prédécesseurs et voisins des Comans, apportèrent les usages mahométans du haut Volga au Danube, de même les Comans les apportèrent en Russie méridionale et en Hongrie (1). Le christianisme extirpa ceux de ces usages auxquels s'attachait une signification religieuse exclusivement musulmane, les autres se conservèrent comme coutumes nationales.

Voici, à titre de curiosité, les dénominations des jours de la semaine et des mois de l'année, telles que les indique le manuscrit de Venise. On verra qu'elles n'ont rien d'incompatible ni avec le christianisme, dont le *Codex* atteste avec certitude l'existence chez les Comans, ni avec l'hypothèse qui attribue ce *Codex* à des missionnaires franciscains.

La semaine est désignée en coman par les termes *gafta* ou *jeti*, deux mots, l'un persan et l'autre turc, qui signifient *sept*. Quant aux jours qui la composent, leurs noms sont empruntés au persan. C'est le samedi, *sambe*, qui sert de point central: en faisant précéder ce terme des chiffres 1 à 5, on obtient les noms des autres jours de la semaine, sauf le vendredi, qui a une désignation à part: *je-sambe* == dimanche,

*tu-sambe* == lundi, *se-sambe* == mardi, *tsaar-sambe* == mercredi, *pans-sambe* == jeudi. Malgré la formation de tous ces noms sur le mot persan *sambe*, le lexique coman a, pour désigner le samedi, une autre expression qui paraît bien être d'origine chrétienne: *sabat cun*, c'est-à-dire « jour du sabbat ». Quant au vendredi, les Comans l'appellent *ayna* ou *ayda*, ce qui doit signifier « fête », d'après l'arabe et le persan: le vendredi constituant, on le sait, la « fête » hebdomadaire des musulmans, ce nom serait le seul à représenter, parmi les désignations des jours de la semaine, un vestige islamique. Mais la plupart des termes dont nous nous servons nous-mêmes pour spécifier les jours et les mois n'ont-ils pas une origine païenne, et plusieurs ne rappellent-ils pas les divinités antiques auxquelles ils étaient consacrés?

Aussi n'y a-t-il point lieu de s'étonner que le *Codex Cumanicus*, tout chrétien qu'il soit d'inspiration, de facture et de contenu, nous ait conservé les dénominations que nous venons d'énumérer. Elles ont, du reste, l'avantage de confirmer ce que nous savons, par ailleurs, de l'origine des Comans, de leur long séjour dans l'Asie centrale, de leur contact avec les Perses et avec les Arabes.

A ce titre encore, le lecteur sera curieux de connaître quels noms les Comans donnaient aux douze mois de l'année. « Les mois comans sont surtout touraniens et se groupent trois par trois, d'après les saisons. » (1) L'année s'ouvre avec le printemps, et, par conséquent, le premier mois est celui qui correspond à notre mois de mars; le *Codex* l'appelle *ylias ay*, c'est-à-dire « mois du début du printemps ». Avril est le « mois du printemps » dans son entier épanouissement, *tob ay*, tandis que mai en est regardé comme le terme, *songusax ay*, « mois de fin du printemps ». De même, juin est le « mois d'été », *cus ay*: juillet le « mois de mi-été », *orta cux ay*: août le « mois de fin de l'été », *sonchitx ay*. De même encore,

(1) Voir BLAU, *op. cit.*, p. 574.

(1) BLAU, *op. cit.*, p. 573.

septembre est le « mois d'automne », *ches ay*; octobre le « mois de mi-automne » *orta ches ay* (1). Mais à partir de novembre, nous rencontrons des appellations de formation différente, dont la première au moins est d'origine islamique: *courban baïram ay*, mois du Courban-Baïram, c'est-à-dire de la fête des sacrifices. Décembre est appelé *asuc ay*, nom que Kuun traduit par « mois des victuailles », en ce sens que les récoltes et les provisions doivent avoir été faites pour ce temps de la dure saison (2). Enfin, janvier est le « mois du zéro », *safar ay*, tandis que février couronne le cycle avec le titre de « mois final » ou mois de fin d'année, *sounz ay* (3).

C'est aussi sous la forme touranienne *Tengri*, et non sous la forme arabe *Allah* sacrée pour l'islam, que le manuscrit coman nous présente le nom de Dieu. Il est vrai que cette forme touranienne est

également commune aux mahométans de Bosnie et aux Kirghiz, comme elle l'était aux anciens Bulgares, et partant ne prouve rien ni pour ni contre l'influence islamique.

Celle-ci, on le voit, se réduit à fort peu de chose pour qui examine attentivement le vocabulaire du *Codex*. Tout y montre, au contraire, un christianisme bien authentique.

Quoi qu'il en soit des origines précises de ce manuscrit, qu'on n'a pu encore complètement tirer au clair, il était nécessaire d'en avoir quelque notion avant d'aborder de front une étude historique du peuple coman. On voit sans peine l'intérêt spécial que cette étude doit retirer de l'existence d'un tel recueil, qui suppose de toute évidence une chrétienté importante de rite latin et de langue turque, bien établie au début du xiv<sup>e</sup> siècle.

SÉVÉRIEN SALAVILLE.

Constantinople.

## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

### DEUX DATES POUR UNE MÊME ÉDITION

Le Jésuite Robert Saulger, né à Paris en juillet 1637, mourut à Naxos le 14 septembre 1709, après une belle et féconde carrière apostolique à Constantinople et dans les îles de la Grèce. Il était parti pour les missions en 1663. Le P. Saulger était un chercheur; dans ses loisirs d'apôtre, il a su recueillir de précieux documents, surtout dans les archives de l'île de Naxos, « où presque toute la Noblesse du pays, Latine et Grecque, s'est rassemblée après l'invasion des Turcs ». Il a publié un ouvrage intitulé: *Histoire nouvelle des anciens ducs et autres souverains de l'Archipel, avec*

*la description des principales Isles et des choses les plus remarquables qui s'y voyent encore aujourd'hui.*

L'ouvrage est anonyme. La dédicace à M. le comte de Maurepas, secrétaire d'État, est signée R\*\*\*. Dans l'extrait du privilège, il est défendu..... « de débiter ledit livre sans le consentement dudit R\*\*\*, à peine de 1 500 livres d'amende ».

Calvary, libraire à Berlin, dans un de ses catalogues, cote ce volume à 50 marks et le qualifie « d'excessivement rare; sauf notre exemplaire, on n'en connaît que deux autres dans les bibliothèques de Berlin et d'Athènes ». Nous dirons avec le P. Sommervogel « qu'il y a légère exagération ». Sans être « excessivement rare », le livre n'est pas commun.

Un curieux problème s'est posé à propos

(1) Des dénominations analogues se retrouvent en mongol et en tibétain. KUUN, *op. cit.*, p. cxvi.

(2) KUUN, *op. cit.*, p. cxvii.

(3) KUUN, *op. cit.*, p. cxvi-cxvii, et 80-81; BLAU, *op. et loc. cit.*